

LE ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN ENTRE MUE ET CONSERVATISME DE LA LANGUE FRANÇAISE CHEZ PATRICK GRAINVILLE ET PATRICK BESSON.

GUIBA ABDUL KARAMOKO KONÉ

Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire)

Abdoullesage01@gmail.com

Résumé

L'histoire du roman français sur l'Afrique noire fut longtemps marquée par les jugements approximatifs d'écrivains et de médias occidentaux sur les Africains dans l'intention de nier leur humanité, leur culture et leur civilisation. Toutefois, depuis Mai 1968, une nouvelle approche se dégage en fonction des orientations de la langue française. La langue française ne se présente plus comme une langue coloniale, impériale mais une langue qui fait l'effort de prendre en considération les variantes des autres territoires qui la parlent. De plus en plus, on a tendance à mettre fin au schéma avilissant du centre et ses périphéries. Ainsi, assistons-nous à l'intrusion très remarquée du français ivoirien, du français congolais, du français camerounais dans certains romans français portant sur l'Afrique. De sorte « le français se renouvelle, se réinvente, se transforme et n'hésite plus à transgresser les règles, devenant ainsi une langue multiple et changeante qui s'adapte au monde moderne et aux réalités culturelles. » La trame argumentative de cette contribution est l'analyse de ce motif, de ses motivations et enjeux dans le roman français sur l'Afrique qui parle de l'Afrique avec les m(aux)ots africains. Dans une approche comparatiste, nous tenterons d'analyser la situation de la langue française au sein des romans de ces auteurs. Les romans choisis sont Les Flamboyants et Le Tyran éternel pour Patrick Grainville et Mais le fleuve tuera l'homme blanc pour Patrick Besson. L'espace de narration demeure le même mais les mots pour le décrire diffèrent.

Mots-clés : langue française, le français ivoirien, le français congolais, le roman français sur l'Afrique contemporaine, la mutation de la langue française.

Summary

The history of the French novel on black Africa has long been marked by the approximate judgments of Western writers and media on Africans with the intention of denying their humanity, their culture and their civilization. However, since May 1968, a new approach emerges according to the orientations of the French language. The French language no longer presents itself as a colonial, imperial language but a language that makes the effort to take into consideration the variants of the other territories that speak it. More and more, we tend to put an end to the degrading scheme of the center and its peripheries. Thus, we are witnessing the very noticeable intrusion of Ivorian French, Congolese French, Cameroonien French in certain French novels dealing with Africa. So "French renews itself, reinvents itself, transforms itself and no longer hesitates to break the rules, thus becoming a multiple and changing language that adapts to the modern world and cultural realities." The argumentative framework of this contribution is the analysis of this motif, its motivations and issues in the French novel on Africa which speaks of Africa with African m(aux)ots. In a comparative

approach, we will try to analyze the situation of the French language within the novels of these authors. The novels chosen are The Flamboyants and The Eternal Tyrant for Patrick Grainville and But the river will kill the white man for Patrick Besson. The narrative space remains the same but the words to describe it differ.

Keywords: French language, Ivorian French, Congolese French, the French novel on contemporary Africa, the mutation of the French language.

Introduction

Il est de tradition qu'une langue véhicule une tradition, les us et coutumes d'un peuple, d'une population donnée. L'histoire du roman français sur l'Afrique noire fut longtemps marquée par les jugements approximatifs d'écrivains et de médias occidentaux sur les Africains dans l'intention de nier leur humanité, leur culture et leur civilisation. Toutefois, depuis Mai 1968, une nouvelle approche se dégage en fonction des orientations de la langue française. La langue française semble s'éloigner des apparats d'une langue coloniale, impériale pour devenir une langue qui fait l'effort de prendre en considération les variantes des autres territoires qui la parlent. De plus, on tend vers la fin du très archaïque schéma avilissant du centre et des périphéries. Ainsi assistons-nous à l'intrusion très remarquée du français ivoirien, du français congolais, du français camerounais dans certains romans français portant sur l'Afrique. De sorte « le français se renouvelle, se réinvente, se transforme et n'hésite plus à transgresser les règles, devenant ainsi une langue multiple et changeante qui s'adapte au monde moderne et aux réalités culturelles. » (O.I.F., 2014 : 9) La trame argumentative de cette contribution est l'analyse de ce motif, de ses motivations et enjeux dans le roman français sur l'Afrique qui parle de l'Afrique avec les mots africains. La question principale sur laquelle se fonde cette analyse s'énonce comme suit : au regard des grandes mutations contemporaines, la langue française opère-t-elle une mue au sein du roman contemporain français portant sur l'Afrique ? Pour répondre à cette préoccupation, deux pistes semblent se dégager : la langue française contenue dans les œuvres du corpus utilise-t-elle les mots de la rue africaine ? La langue retranscrit-elle les maux de la société africaine francophone ? À l'instar de toute démarche scientifique, la sociolinguistique et l'analyse du discours seront sollicitées pour une approche comparatiste des œuvres du corpus.

1- LA LANGUE FRANÇAISE FACE AUX VARIATIONS.

Un registre de langue est le maniement qu'un locuteur réalise avec la langue en fonction d'une situation communicative. C'est cet exercice qui détermine la prise ou pas de liberté face aux règles préétablies. De nos jours, il est superfétatoire d'ignorer que le devenir de la langue française n'est plus du ressort exclusif de l'Académie française. En sus, l'avenir de la langue française semble se trouver entre les mains de ses locuteurs africains. Jean-Louis Calvet fut l'un des premiers à tirer la sonnette d'alarme : « le français est sans doute en train de devenir africain, et cette

africanisation tend probablement à donner naissance à des français d'Afrique, des langues que l'on pourrait, dans quelque temps, appeler sénégalais, malien, congolais ou ivoirien. » (Jean-Louis Calvet, 2010 : 145) Ces propos du sociolinguiste admettent clairement l'évolution du vocabulaire. Les peuples africains francophones s'adonnent à cette pratique pour ne plus rester à l'étroit dans le vocabulaire de l'Académie française. La réalité – en dépit du fait que certains linguistes font mine de l'occulter – la langue française n'arrive plus à traduire et à transcrire correctement la réalité des peuples africains francophones. Cette réalité fonde la nécessité du renouvellement du vocabulaire, de la grammaire de sorte à ce que l'Ivoirien puisse utiliser son Nouchi, le Camerounais peut dire « je suis un Bangangté » et le sénégalais s'écrier « nagadef », etc. Les auteurs de notre corpus d'étude font l'effort de prendre en considération cette réalité à des degrés divers. En effet, Patrick Grainville et Patrick Besson font recours aux parlers acrolectal et mésolectal.

1-1 L'acrolectale ou le refus de la mixité.

Le parler acrolectal est le langage soutenu – celui des académiciens – et dans une moindre mesure le langage des médiums mainstreams. Son particularisme repose sur l'usage itératif des mots savants, techniques constituant le langage de l'élite sociale. Des deux auteurs étudiés, Patrick Grainville se distingue pour son goût très prononcé pour la langue acrolectale. Ainsi, dans *Les Flamboyants*, on assiste à une pléthore de mots faisant référence au lexique soutenu avec des mots et expressions suivantes : « aménité » (Patrick Grainville, 1976 : 25), « moires paisibles » (ibid., : 28), « corolles violines et odorantes d'azobis pareilles à des glycines » (ibid., : 30), « hanaps, rhytons et mascarons » (ibid., : 30), « cercopithèque » (ibid : 50) où l'usage populaire aurait utilisé simplement « singe » et dans *Le Tyran éternel* avec des expressions telles « capot protubérant » (ibid : 22), « collines escarpées », « olives noiraudes » (ibid. : 22), « l'Albinos est lunaire » (ibid. : 24), « estomaqués », « charades sacrées », (ibid. : 24) « patelins », « marmonne », « des sérénades et des valse de Venise » (ibid. : 30).

Avec Patrick Besson, on assiste à une rareté de mots savants dans *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*. Cela s'explique par le fait que l'auteur tente d'être proche des locuteurs africains francophones. La principale difficulté de la langue acrolectale dans l'avenir de la langue française est son refus de prendre en compte l'évolution de la société. En effet, il paraît de plus en plus difficile de maintenir le niveau soutenu dans les écoles de la société africaine francophone. Garder cette attitude de non-cosmopolitisme expose la langue française à un rejet massif par ses locuteurs africains. En réalité, elle ne traduit plus la réalité sociale de la sphère francophone. Les locuteurs cherchent la sécurité linguistique – au sens entendu par Jean-Louis Calvet – qui se définit comme suit : « on parle de sécurité linguistique lorsque, pour des raisons variées, les locuteurs ne se sentent pas mis en cause dans leur façon de parler, lorsqu'ils considèrent leur norme comme la norme. » (Jean-Louis Calvet,

2002 : 51) Si l'on analyse de manière approfondie les propos de Jean-Louis Calvet, la sécurité linguistique pour les usagers africains de la langue française serait le fait que cette dernière ne rejette pas les ajouts issus des parlers régionaux. Il est important d'admettre le caractère polyglotte des Africains. En effet, chaque Africain – durant sa vie – côtoie au moins deux langues. Dès lors, c'est une injustice de le cantonner au français parisien. Il faut privilégier le parler mésolectal qui semble répondre aux défis contemporains de la langue française. Une langue doit véhiculer les us et coutumes de ses usagers. Pour y parvenir, la langue française semble favoriser l'éclosion des dialectes.

1-2 Le langage mésolectal ou la présence de l'Afrique dans la langue française.

La langue mésolectale est la pratique par excellence pour favoriser l'éclosion des particularismes régionaux. C'est la voix des rues ou l'écriture préemptive selon Patrice N'Ganang. En effet, au sein des rues africaines francophones, la langue française a subi une métamorphose afin de pouvoir mieux traduire les réalités régionales. Cette évolution est à n'en point douter un avantage conséquent pour la langue française. En s'enrichissant, elle se défait des diatribes proférées à son encontre. Nous ne sommes plus en face d'une langue fermée, mais d'une langue cosmopolite. Et tout linguiste ou écrivain français doit dorénavant prendre en compte cette nouvelle donnée. Ainsi assiste-t-on de plus en plus que les écrivains français sur l'Afrique adoptent les variantes régionales dans leurs textes. Pour exemple, dans *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*, il y a des usages récurrents d'expressions relevant des cultures congolaises, ivoiriennes, etc. que certains puristes de la langue pourraient qualifier de licences. De manière récurrente, l'auteur fait appel à la métonymie telle que « Vili » (Patrick Besson, 2009 : 20) pour un personnage. Dans les faits, l'expression « Vili » renvoie à une ethnie au Congo-Brazzaville. En outre, la langue française chez Besson prend en considération les données sociologiques propres aux populations de l'espace de narration. C'est le cas de l'expression « fula-fula » (ibid : 54) - signifie en Lingala « cercueil volant » - pour désigner la précarité des moyens de transport dans la capitale congolaise.

Le nouchi (le langage de la rue ivoirienne) également apparaît avec l'emploi de « maquis » qui perd son sens d'origine pour un sens dénoté attribué par les populations ivoiriennes. Pour la rue ivoirienne, le « maquis » ne désigne pas le lieu de refuge des résistants mais un lieu de retrouvailles, de réjouissance où l'alcool coule à flots. Et comme suite logique, l'auteur s'imprègne des réalités des populations par une immersion culturelle : « j'aime les chanteurs africains. Les derniers connus : DJ Arafat, Bill Clinton, Lino Versace. Ou Mopao Sarkozy (le pape Sarkozy), appellation actuelle de Koffi Olomidé, l'un des tenants du coupé-découlé qui consiste à mimer en rythme l'agonie d'un poulet. » (Patrick Besson, 2009 : 67) Il ne faudrait pas se focaliser sur l'impair commis par l'auteur en attribuant au chanteur Koffi Olomidé un concept musical qui

n'est pas le sien, mais il faut objectiver du côté du travail fait sur la langue. Là où Patrick Grainville écrit l'Afrique avec les mots de l'Académie française, Besson s'imprègne des réalités socioculturelles africaines et retranscrit ces réalités avec les mots des rues africaines. La langue française dans le roman de Patrick Besson engendre une abstraction manifeste de « la logique, de l'efficacité du langage d'institution, [...] de l'autorité qui advient au langage du dehors comme le rappelle concrètement le skeptron que l'on tend, chez Homère, à l'orateur qui va prendre la parole. » (Pierre Bourdieu, 1982 : 105). Si les romans de Patrick Grainville ont tendance à minorer les variétés régionales de la langue française, celui de Patrick Besson les valorise. La langue française contenue dans *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* répond aux attentes et exigences des populations de la sphère francophone africaine.

En plus de l'attention portée aux faits culturels, la langue française s'imbrique des expressions propres aux territoires des pays d'Afrique francophone. Il y a une présence accrue de mots tirés des ethnies. L'on est loin du roman français qui n'osait pas énoncer les expressions tirées des ethnies. Aujourd'hui la langue française dans le roman contemporain français, en plus d'admettre et d'accorder une reconnaissance aux parlers régionaux, opère une variation en des mots typiquement africains tels que « chégués » (*Ibid.* : 20) pour désigner une faction juvénile armée en Mbochi – une langue ethnique au Congo-Brazzaville, « Coursière nzambé » (*Ibid.* : 87), « nganga » (*Ibid.* : 27) qui est un exorciste en langue Kongo.

Chez Grainville, on assiste au même procédé dans *Le Tyran éternel* avec des expressions telles « Abokouamékro » (*Ibid.* : 22), « baouli ! baouli » qui signifie l'enfant est mort en langue baoulé, « le bangui » (*Ibid.* : 28) est une boisson locale fermentée extraite du palmier ou du ronier, « la rivière Kan ». Contrairement à *Les Flamboyants* où l'auteur minore les langues régionales, dans *Le Tyran éternel* un effort structurel est entrepris afin de prendre en considération ces nouvelles données. Les expressions du parler régional ne doivent plus être considérées comme du barbarisme ou de l'africanisme mais comme des composants du vocabulaire de la langue française comme on l'aperçoit avec le roman de Patrick Besson.

2-La langue française face aux maux des populations francophones africaines

« On ne peut plus écrire aujourd'hui en Afrique, comme si le génocide de 1994 au Rwanda n'avait jamais eu lieu. Pas parce que la temporalité, et avec elle l'Histoire, ne connaissent pas la régression. Le génocide qui eut lieu dans les Grands Lacs en 1994 n'est pas seulement la culmination sur le continent africain du temps de la violence qui, au Rwanda même, avait déjà plusieurs fois, bien avant, fait son apparition dans des tueries, des massacres, et même dans des génocides. Tragédie la plus violente que l'Afrique ait connu ces derniers temps, il est aussi symbole d'une idée qui fait désormais corps avec la terre africaine : l'extermination de masse

perpétrée par des Africains sur des Africains. » (Patrice N’Ganang, 2007 : 24) Les propos de l’universitaire d’origine camerounaise sonnent comme le glas de cette écriture de la théâtralisation de l’Afrique, de cette écriture imposée par les maisons d’édition. Par « *comme si le génocide rwandais n’avait jamais eu lieu* » il convient de considérer une écriture des maux de l’Afrique. À ce niveau, les maux en Afrique sont la prolifération des guerres causées pour des intérêts économiques. Et les locuteurs de la langue française en Afrique attendent de la langue française une transcription des difficultés quotidiennes. Patrick Grainville et Patrick Besson tentent cette expérience dans les œuvres qui font objet d’analyse. La langue française semble s’éloigner du voile colonial qui dissimulait sa sublime beauté.

Par l’usage du polar Patrick Besson s’adonne à un travail expérimental sur la langue française de sorte à ce qu’elle puisse traduire avec une authenticité certaine les réalités des populations africaines. Ainsi, n’hésite-il pas à user de manière fréquente le langage familier et populaire des rues africaines pour traduire fidèlement les maux des populations : « [L]a salle d’étude en plein air des boulevards. Sous les réverbères, les garçons révisent leurs cours. Ils referment le livre et récitent leur leçon à voix basse en regardant passer les Mercedes et les 4×4 de leur avenir au sommet de l’État corrompu. » (Patrick Besson, 2009 : 6) Ce passage exprime l’une des préoccupations majeures des populations africaines notamment la corruption qui tue tout espoir de développement. Dans le cas échéant, la langue française se range du côté des opprimés.

Un procédé similaire était déjà perceptible chez Patrick Grainville dans *Les Flamboyants* : « Ils pouvaient venir les Tokor hallucinés, les jungles, les putrescences de bidonvilles et mangroves. De pied ferme ! Les théories des ventres ballonnés, et tous les insectes, serpents, requins d’affaires, exploiters géants des masses vernaculaires. L’inégalité hurlante. L’injustice absolue. » (Patrick Grainville, 1976 : 26). Cet extrait dénonce l’injustice qui règne en Afrique mais au-delà il jetait les bases d’une nouvelle écriture sur l’Afrique, – entreprise par André Gide – d’une satire du néocolonialisme. En effet, au lendemain des indépendances les « requins d’affaires » et les « exploiters géants » de pair avec une élite corrompue se sont approprié les richesses des nouvelles nations. Même si l’auteur reste dans une certaine mesure dans une entreprise de théâtralisation de l’Afrique, il a le mérite de fustiger à travers la langue française les maux qui minent l’Afrique. Exploit que l’auteur semble rééditer – des années plus tard avec *Le Tyran éternel*. Cette dernière œuvre susmentionnée s’apparente au parachèvement de la langue française chez l’auteur. Dans un style souple – énoncé auparavant – l’auteur dénonce la F/françafrique et son réseau de satrapie. Ainsi, peut-on lire « [...] j’ai fait réprimer dans le sang à l’aide de soldats français le putsch des Bétés de Gagnoa. Le leader rebelle Jean-Christophe Gnagnbé, a été bastonné nu et exécuté. » (Patrick Grainville, 1998 : 12)

Patrick Besson reste de loin l’auteur exerçant un travail la langue française selon les aspirations des populations africaines. Avec lui, la

langue française fustige et exprime les douleurs des populations. Ainsi, un Congolais se retrouve aisément dans la narration comme le souligne l'extrait suivant : « Elle n'avait pas sommeil. Il n'y a pas de décalage horaire entre Paris et Brazzaville, mais un décalage climatique qui tient réveillé pendant la première nuit qu'on passe au Congo. Et historique. Ce n'est plus le psychodrame français, mais le drame subsaharien : davantage de morts. Ils rôdent autour de leurs principaux assassins : les Blancs. Ceux du pétrole, du FMI. » (Patrick Besson, 2009 : 67) Comme on peut l'apercevoir, le passage répond parfaitement aux attentes des locuteurs africains de la langue française car en plus de transcrire fidèlement les maux des populations il dénonce les auteurs de ceux-ci. Le jugement porté par le narrateur ressemble à celui qu'un Africain francophone ne cesse de porter envers sa classe politique corrompue, des réseaux d'achalandage du réseau de la Françafrique. Ainsi, peut-on affirmer sans ambages que la langue française opère une mue par le truchement du roman français contemporain en considérant « les variations en fonction des objets et des situations. » (Élisabeth Bautier, 1995 : 207) Cette nouvelle approche rejoint (Uli Windisch 1990 : 227) lorsque celui-ci affirme ce qui suit : « [...] derrière un discours, se terre une réalité plus profonde : une façon de connaître, de percevoir et de ressentir l'ensemble de la réalité sociale. » À ce stade, la langue ne devrait pas faire d'exception dans la mesure où une langue véhicule une culture, des us et coutumes, les réalités d'un peuple donné.

La langue française ne doit plus être la même parce que les enjeux ont changé, le panorama de l'Afrique également. Le chaos s'est installé en Afrique et les zones de turbulences se multiplient à une vitesse exponentielle. Le français doit dénoncer « la téléologie de la violence » (Patrice Nganang, 2007 : 286). Ainsi, le réseau de la Françafrique est critiqué – un fait rarissime – dénoncé pour le bien des populations africaines. La langue française n'est plus la langue du colonisateur ou du néocolonisateur, elle devient la langue de dénonciation des injustes et penche du côté des plus faibles comme le laisse transparaître le passage suivant : « [...] sa mère avait été tuée à Bacongo, en décembre 1998, par un obus français que les cobras de Sassou Nguesso, allié de notre président Jacques Chirac, avaient envoyé sur le marché Total. Je dis qu'on avait un nouveau président. Elle n'avait pas de nouvelle mère, dit-elle. » (Patrick Besson, 2009 : 10) Dans cet extrait, le narrateur accuse sans faux-fuyants les satrapies politiques installées par la France. C'est un fait majeur et rejoint une minorité d'écrivains français qui avaient déjà franchi le pas notamment Annie Ernaux, Pierre Guyotat, etc. Ce style est déjà pratiqué dans la sphère anglophone dont l'œuvre majeure demeure *L'Ivrogne dans la brousse* (Amos Tutuola, 2000).

La diplomatie canonique (à coups de canon à feu) est également fustigée, les petits arrangements politiques sont pointés et les carnages issus de cette relation d'achalandage sont dénoncés. La langue française n'opprime plus mais dénonce la Françafrique.

Conclusion

Il ressort de cette analyse que la langue française dans le roman contemporain français sur l'Afrique amorce un virage. Elle s'émancipe petit à petit des règles rigides et devient cosmopolite. Elle semble être disposée à accueillir au sein du roman contemporain les parlers régionaux de la sphère francophone africaine. Toutefois, la prudence reste de mise car les parlers régionaux continuent à être fortement minorés dans certains romans français. Nos résultats se fondent sur l'analyse des œuvres de deux auteurs français contemporains ayant publié des œuvres avec l'Afrique pour espace de narration : Patrick Grainville et Patrick Besson. La langue utilisée par Patrick Besson répond aux aspirations des locuteurs africains francophones de la langue française : une langue qui transcrit les m(ots)aux de la société. Tandis que chez Grainville, la langue française minore fortement les autres langues et reste dans une attitude impérialiste en se refusant à tout changement.

Bibliographie

- Bautier Élisabeth** (1995), *Pratiques langagières, pratiques sociales*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques ».
- Besson Patrick** (2009), *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*, Paris, Fayard.
- Bourdieu Pierre** (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Calvet Jean-Louis** (2010), *Histoire du français en Afrique. Une langue en copropriété*, Paris, éditions Écriture.
- (2002), *La Sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires Françaises.
- Grainville Patrick** (1976), *Les Flamboyants*, Paris, Seuil.
- (1998), *Le Tyran éternel*, Paris, Seuil.
- Nganang Patrice** (2007), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine*, Paris, Homisphères.